

L'aliénation et le désir de l'analyste¹

I.a

Dans les cartels de la passe nous travaillons à reconnaître et à nommer le désir de l'analyste. Dans ce travail, la « Proposition du 9 octobre 1967 » (dans ses deux versions) reste notre charte. Certains pensent toutefois que nous en sommes plus loin, d'autres au contraire que nous n'y sommes pas encore. Ce qui est sûr c'est qu'elle ne nous donne pas une grille à appliquer en cochant les cases – auquel cas la procédure même n'aurait pas sa raison d'être ; il s'agit donc dans tous les cas de ressaisir son intention. Elle est encadrée de façon immédiate par deux séminaires, *La logique du fantasme* qui la prépare, *L'acte psychanalytique* qui la prolonge, à compléter d'un certain nombre d'écrits : les « Comptes rendus » de ces deux séminaires et les textes de *Scilicet* n°1. Dans cet ensemble nous allons tracer un parcours qui va de l'aliénation au désir de l'analyste. De l'aliénation, dans une théorie entièrement renouvelée par rapport au séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, les séminaire XIV *La logique du fantasme* et séminaire XV *L'acte psychanalytique* font le départ de la problématique subjective, spécialement en tant qu'elle est en jeu dans l'analyse ; le désir de l'analyste est ce dont, au terme, il s'agit d'interroger la production. Le « schéma de l'aliénation », autrement nommé « quadrangle », élaboré dans ce temps, donne des repères de structure pour poser la question, il est la source très précise de la « Proposition ».

I.b.

Un des résultats importants de cette époque est que « le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet »². Ce résultat, qui conditionne la mise en place des discours, serait-il contradictoire avec le thème du désir de l'analyste ? Cela n'irait-il pas dans le sens de ceux qui

¹ Intervention faite le 8 décembre 2001 dans le cadre du Collège de la passe.

² C'est formulé dans le « Compte-rendu de *L'acte psychanalytique* ». *Ornicar ?*, n° 29, p. 20 ; *Autres Écrits*, pp. 375-383. Daté du 10 juin 1969 – c'est donc la fin de la période ici considérée.

pensent que ce thème du désir de l'analyste est dépassé, abandonné par Lacan ? Eh bien, pas du tout. Être sujet dans l'acte c'est le dérapage dans le contre-transfert – et le concept du désir de l'analyste a été forgé notamment à partir de la rectification de cette idée de contre-transfert.

Sujet et désir sont-ils donc séparables ? En effet, et c'est une des clés pour toute cette élaboration.

I. c.

Aliénation et désir de l'analyste sont théorisés de façon concomitante dans le *Séminaire XI*. Dans les *Séminaires XIV et XV* qui donnent donc une théorie renouvelée de l'aliénation, le désir de l'analyste *expressis verbis* apparaît peu ; il est par contre au cœur de la « Proposition ». Il y figure 1) comme pivot de toute l'opération, côté analyste, 2) comme produit, côté analysant dans la passe, 3) et par conséquent comme question adressée à l'expérience, qui fonde l'institution de la procédure. C'est bien parce que c'est une question ouverte, qu'il n'y a aucune automaticité du passage à l'analyste, que les repères de structure donnés par Lacan ne règlent pas la question du « raccord », que la passe n'est pas un examen, une habilitation.

II L'aliénation

II.a

En 1964 et en 1967-1968 le terme « aliénation » recouvre un même concept formel, une même matrice logique – dont le problème se pose de ses rapports avec les sens en usage dans la langue et dans la philosophie. Mais les processus en cause sont distincts et c'est d'autant plus égarant que dans les deux cas reviennent les mêmes termes, être/sujet ; pensée/Autre. Or il n'y a ni continuité simple, ni correction, ni contradiction entre les deux présentations.

En 1964 l'aliénation fait couple avec la séparation. Ce sont les deux opérations où se formule la « causation du sujet » (« Position de l'inconscient »), l'entrée dans le langage du vivant qui parle – ce qui comporte centralement une théorie du refoulement originaire, de la production de l'objet *a*, du désir. Bien que Lacan utilise ce concept nouveau pour déchiffrer divers moments historiques, dans *Les quatre concepts* il s'agit d'origine c'est-à-dire de structure.

Les choses sont cependant fort complexes, car il y a deux étages de l'aliénation – ce qui est fort peu retenu dans nos commentaires – les

indications données quant au deuxième étage étant fort peu dépliées par Lacan. Dans le procès de la cure « quelque chose est conservé de l'aliénation, mais non pas avec les mêmes éléments. » (S. XI p. 213).³

En 1966-1968 l'objet principal est de penser, d'écrire, de formaliser le procès de la cure jusqu'à son terme. Cette question est au départ étroitement intriquée à une grande problématique des conditions historiques de possibilité de la psychanalyse, et, en ce sens, de l'inconscient, du sujet sur lequel nous opérons, en relation à la philosophie, au discours de la science et à la pensée de l'être. L'événement Descartes apparaît comme décisif dans la constitution de l'aliénation moderne. Ces questions déjà articulées en 1964 trouvent ici une sorte d'aboutissement. Mais il ne s'agit donc pas de la structure intemporelle de l'aliénation due au seul fait du langage.

II.b.1. La matrice, les objets

Le terme « aliénation » désigne d'abord chez Lacan une matrice logique, purement formelle, appuyée sur la théorie des ensembles (et figurée par les cercles d'Euler) qui peut s'appliquer à différents objets (cf. *Les quatre concepts*, « la bourse ou la vie », « la liberté ou la mort » etc...) ; mais il désigne aussi cette matrice dans son lien à certains objets spécifiques, à un contenu défini, à un défilé déterminé de la constitution du sujet dans son rapport à l'Autre. La matrice logique est la même en 1964 et 1967⁴, par contre les objets ou processus qu'il s'agit de penser sont tout à fait différents, il n'y a donc aucune superposition possible au niveau du contenu. Le choix du mot « aliénation » reste toutefois dans les deux cas lié à la mise en jeu de l'Autre grand A et d'une perte constitutive pour le sujet intrinsèque à ce rapport. Seulement, nous le verrons, le contenu par rapport à l'Autre n'est pas du tout le même dans les deux cas, il est même, en un sens, inverse.

Cet opérateur logique comporte, condense une succession d'opérations :

³ Sur cette première étape je me contente ici d'indications sommaires pour faire repère.

⁴ Au départ dans les développements, l'opération de séparation n'est pas reprise comme telle en 1967. Inversement le quadrangle de 1967-1968 n'est pas du tout là en 1964.

1) La *réunion* (terme ensembliste) ou la *disjonction* non exclusive⁵ (et/ou), (terme logique), de deux éléments (l'être et le sens ; le sujet et l'Autre ; je pense / je suis) qui ont une *intersection* (ex.: S2/a en 1964 ; le je en 1967 ; « là où c'était » en 1968).

2) Un « ou » exclusif, une disjonction exclusive (ou l'un ou l'autre, pas les deux à la fois) entre ces deux éléments (l'être ou le sens en 1964, le *je pense* et le *je suis* en 1967).

La disjonction exclusive introduite dans la formule affirmative du *je pense / je suis* permet de fonder l'écriture négativée qui est celle du *cogito* par Lacan comme fondement de l'aliénation : « ou je ne pense pas ou je ne suis pas », puisque si je suis, je ne pense pas, et inversement ; donc, ou je ne pense pas, ou je ne suis pas. $(A \vee B) / (-A \vee -B)$. C'est l'un ou l'autre, pas les deux à la fois. Nous verrons cependant que la double négation se situe *déjà* au temps de la réunion.

3) À cela s'ajoute le choix forcé d'une des branches plutôt que de l'autre. Il y a un choix impossible dans les deux. Le choix de la branche impossible implique la perte des deux (la bourse ou la vie ; si je choisis la bourse, je perds les deux).

4) Le choix forcé comporte donc la perte de la branche exclue. Notons ici l'écart et la complexité. En 1964 (où il s'agit de penser l'entrée dans le signifiant du vivant qui parle), *le choix impossible est celui de l'être* ; en 1967, *c'est au contraire le choix forcé celui de l'être*. On voit l'impossibilité de télescoper les deux présentations, en particulier autour du terme d'être. Est-ce le même être ? Y en a-t-il deux ?

5) Ce choix forcé comporte une perte supplémentaire, celle de l'intersection entre le côté conservé et le côté renoncé (ex. : reste la vie, mais écornée de la bourse).

6) La logique freudienne comporte que *ce qui est perdu fait retour*. Ainsi dans l'intersection, nécessairement perdue, Lacan va-t-il écrire à la fois le S2 du refoulé originaire et l'objet *a* en 1964, deux formes de « pas-je » en 1967 ; ainsi encore l'être de l'homme rejeté fait retour sous la forme de la prolifération de l'ordure.

La structure formelle, logique, du choix aliénant dans la *Logique du fantasme* est la même que celle de 1964. S'y ajoute, sur le plan strictement logique, que la réunion initiale est celle de deux termes (ensembles) eux-mêmes négativés (le *je ne pense pas* et le *je ne suis pas*).

⁵ Se reporter en annexe I à la présentation des connecteurs dans les tables de vérité, et au connecteur de Lacan.

Ce qui permettra de faire fonctionner la loi de Morgan : la réunion de deux ensembles niés équivaut à la négation de leur intersection. La réunion de *je ne pense pas* et *je ne suis pas* équivaut à la négation du *je* (d'où les deux formes du « pas-je ») comme être du sujet. La structure est également plus sophistiquée, parce que répartie sur un groupe de Klein (ou plutôt sa moitié).

La structure formelle est donc quasiment la même, mais les termes et les processus visés ne sont pas du tout les mêmes.

II.b.2. L'être

Dans les deux cas, 1964 et 1967, intervient l'être. Comme je l'ai indiqué plus haut c'est, chose tout de même surprenante, à des places opposées dans la structure logique. En 1964 le choix est pour le sujet (à venir) entre l'être et le sens. Le choix forcé est du côté du sens (ou de l'Autre) ; l'être est le choix impossible, la part nécessairement perdue. En 1967 l'être, qui a pour corrélat⁶ le « je ne pense pas », est l'objet du choix forcé, choix le moins pire : le sujet choisit nécessairement l'être. L'autre choix, celui de la pensée ayant pour corrélat le « je ne suis pas », intenable, n'est rendu possible que par le dispositif de l'analyse. En réalité les choses sont plus complexes : le point de départ de l'aliénation de 1967 (le *cogito* en tant qu'événement historial) en tant que tel suppose opérée une perte radicale de l'être, sous la forme d'un rejet, d'une *Verwerfung*, et c'est une des lectures de sa forme négativée (cf. plus bas, III.6). Le choix de l'être est donc conditionné par la *Verwerfung* préalable de l'Être.

II.b.3. Pourquoi l'aliénation s'appelle aliénation.

L'aliénation est donc, chez Lacan, une structure logique qui peut s'appliquer à différents objets ou situations.

Mais ce mot a un usage courant (peut-être un peu moins aujourd'hui que dans les années 60), lui-même dérivé d'une histoire philosophique lourde et complexe. Or Lacan à de multiples reprises se réfère à cet usage antérieur, non pour le rejeter, mais pour en donner, selon lui, la vérité. Il ne dit pas « ce que moi j'appelle aliénation, c'est... », mais « l'aliénation, c'est... ».

⁶ Le corrélat est constitué par le complémentaire de la part exclue : si j'exclus « je ne suis pas », choix impossible, je préserve un certain *suis* complété du « je ne pense pas », mais mordu par l'intersection perdue – le *je* ; d'où l'écriture dans les lunules de deux formes de « pas-je ».

Où et en quoi y a-t-il aliénation, et en quel sens, dans ce que Lacan nomme aliénation ?

Est-ce contenu dans la structure logique en tant que formelle, ou lié aussi à ce qui s'y trouve pris ? Les contextes valident les deux hypothèses.

(1) En tant que liée à la structure elle-même c'est le choix aliénant (et la perte), cf. la bourse ou la vie. L'aliénation se rapporte à la liberté. (2) En tant que constitutive du sujet : c'est un procès qui concerne le sujet, son être et l'Autre.

Dans l'usage de Lacan le terme désigne tantôt *l'ensemble de la structure logique* en jeu, (soit le pur opérateur formel – le ou-ou, alternative, choix forcé etc.–, soit plus précisément le *fait pour le sujet* d'être pris dans cette machine logique, la situation qui en résulte) ; tantôt le terme désigne plus particulièrement *l'opération* qui produit le choix forcé initial, et le *résultat* de ce choix (distingué alors d'autres opérations et d'autres résultats qu'inscrit le quadrangle).

II.b.4. « Aliénation » : bref rappel des significations en usage.

L'aliénation nous l'entendons spontanément d'abord comme une affaire de *liberté* qui se perd dans l'autre, mais c'est plus essentiellement encore une affaire *d'être* – ce mot si léger et si lourd dont Lacan fait grand usage tout en s'en défendant, qui fait difficulté à beaucoup de ses lecteurs et devrait en faire aux autres. Rapport de *perte* du sujet à son être, et plus précisément à son *être vrai* ou à son *essence* – essence que la modernité identifie communément à la liberté. Le sujet aliéné est coupé de sa vérité en tant que vérité de son être qui s'est perdue dans l'être-autre.

Si on aborde plus analytiquement les significations philosophiques du concept, aliéner :

1) *céder un bien* à un autre (juridique). Cette signification se trouve parfois explicitement chez Lacan : l'analysant aliène le *a* à l'analyste, il le remet à un autre (car lui ne peut l'être sans disparaître – comme analysant, c'est-à-dire comme sujet divisé).

2) La même idée, mais mettant en jeu spécifiquement la *liberté* : abandonner intégralement sa liberté « naturelle » dans le contrat social – et la récupérer comme liberté du citoyen. Ceci dans la philosophie politique classique.

Ces deux sens n'ont aucune valeur négative.

Les usages les plus philosophiques viennent de la philosophie allemande (Hegel, Feuerbach, Marx). Or il y a en allemand deux mots

qu'on traduit par aliénation et qui sont nettement différenciés *Entäußerung* et *Entfremdung*.

3) *Entäußerung*, aliénation comme extériorisation. Se réaliser dans et par le passage dans l'être-autre. Ainsi Dieu s'aliène dans sa création (par exemple chez les mystiques) ; l'absolu hegelien qui se réalise en traversant toutes les formes de l'être et de la conscience finis. Mais aussi bien la liberté chez Hegel qui s'accomplit par son passage dans la détermination qui la contredit. Il y a une dimension de perte dans l'être-autre, mais finalement positivée comme réalisation de soi.

4) *Entfremdung*, devenir étranger à soi-même, perte de soi (de son être propre, voire son essence) dans l'autre, dépossession de soi, déperdition sans retour ni compensation.

La notion a une portée critique, il ne s'agit pas simplement d'une description, elle implique l'appel à se libérer de l'aliénation, et ainsi à récupérer sa propre vérité, son essence : il s'agit d'une réappropriation. Dimension éminemment problématique dans notre discours – mais pas absente malgré l'accent mis sur l'irréparable de la division. On peut tout à fait mettre dans ce sillage le « *Wo es war* » – que Lacan reprend dans *L'acte*.

Chez Marx (jeune), à quoi Lacan se réfère, la notion combine plusieurs des éléments distingués. L'ouvrier devient une marchandise d'autant plus vile qu'il crée plus de marchandise. La dépréciation du monde des hommes augmente en raison même de la mise en valeur du monde des choses. L'homme rencontre le produit de son travail comme un être étranger, comme une puissance indépendante de lui-même en tant que producteur. Notons en particulier que la perte d'être est une perte de valeur. Ceci va nous permettre d'éclairer le jeu entre aliénation et être en certains points chez Lacan (cf. le désêtre, § VII).

Chez Hegel, source philosophique de l'usage contemporain (passant dans Feuerbach puis Marx), l'aliénation comme extériorisation est une nécessité – qui n'est pas sans parenté avec le choix forcé de l'aliénation chez Lacan. La liberté qui s'y refuse est condamnée au vide, mais c'est un processus, qui, sans doute, comporte une scission tragique de soi d'avec soi (du sujet d'avec son essence), mais s'achève en réconciliation dialectique (de l'absolu avec lui-même, du sujet fini avec l'infini). Chez Lacan il y a bien en effet scission du sujet d'avec son être, son essence ou sa vérité. Il n'y a pas de réconciliation, de récupération. Mais alors *d'où* se dit cette négation ?

Toutefois la question est bien que la vérité du sujet vienne à la barre (au point qu'il en soit incurable !).

Le sujet, au terme de l'analyse, rejoint-il son être ? C'est bien la question qu'ouvre le terme même d'aliénation, perte dont il faut savoir s'il y a quelque retour – par l'assomption, justement, de la perte.

II.b.5

Qu'en est-il du rapport à l'Autre que le mot comporte dans sa racine ? Quel rapport à l'Autre est-il en jeu dans ce que Lacan appelle aliénation, en 1964, et en 1967 ?

En 1964, au moment de l'introduire, Lacan dit : « Est-ce que ça voudrait dire, ce dont je parais bien être le tenant, que le sujet est condamné à ne se voir surgir *in initio* qu'au champ de l'Autre ? Eh bien, pas du tout, pas du tout, pas du tout. »⁷ Bon. Mais alors quoi ? Car le sujet est bel et bien condamné à ne surgir qu'au champ de l'Autre, ce que l'explication qui suit confirme. Le point est que l'aliénation c'est ce jeu d'une alternative, d'un choix forcé, d'une perte redoublée d'une perte qui se produit du côté choisi. Oui, et par rapport à l'Autre ? En 64, le choix forcé est bien celui de l'Autre ou du sens : si je choisis l'être, le sujet disparaît.

Aliénation en quel sens ici ? Scission du sujet d'avec lui-même, perte d'être, non pas au sens dialectique de l'extériorisation nécessaire qui s'achève en récupération de soi, en réconciliation, mais au sens d'une déperdition d'être sans retour du fait du langage (*Enfremdung*) ; peut-être aussi d'une perte d'essence : le sujet est condamné à rester étranger à lui-même, à sa propre essence. Lacan fait bien la relation avec la liberté et la libération : « ce dont le sujet a à se libérer, c'est de l'effet aphanisique du signifiant binaire. » Je ne m'attarde pas sur cette question de la liberté exceptionnellement développée en 1964.

Qu'en est-il en 1967 ?

La rupture avec l'interprétation rejetée initialement (c'est l'Autre qui nous aliènerait) est plus radicale, et montre d'ailleurs la distinction des deux procès (1964, 1967).

L'aliénation a une face patente, qui n'est pas que nous sommes l'Autre, pour que « les autres », comme on dit, en nous reprenant nous défigurent et nous déforment. Le fait de l'aliénation n'est pas que nous soyons repris, refaits, représentés dans l'Autre, mais il est essentiellement fondé au contraire, sur le rejet de l'Autre, pour autant que cet Autre – celui que

⁷ J. Lacan, *Séminaire XI*, p. 191.

je signale d'un grand A – est ce qui est venu à la place de cette interrogation de l'Être, autour de quoi je fais tourner aujourd'hui essentiellement la limite et le franchissement du cogito.

[...] aliénation, et qui ne veut pas dire du tout que nous nous en remettons à l'Autre, mais au contraire que nous nous apercevons de la caducité de tout ce qui se fonde seulement sur ce recours à l'Autre⁸.

C'est au point que la *chute de l'Autre* devient la définition même de l'aliénation. (Variantes : rejet, élimination, caducité – de l'Autre).

On ne peut pas être plus net. Reste à comprendre :

– En quoi l'instauration du sujet de la science, puisque telle est la portée du cogito, est-elle rejet de l'Autre ? Rejet qui reste la donne qui structure notre position de sujet.

– En quoi cette rupture historique constitue-t-elle, ou produit-elle quelque chose qui mérite le nom d'aliénation, qui nous aliène réellement dit Lacan ?

– Quelle est la différence entre le rejet de l'Autre comme aliénation, et l'épreuve de l'inconsistance de l'Autre ? Comment se fait-il que ces termes – synonymes ou homonymes ? – de ceux qui désignent un point de passage obligé et crucial du trajet analytique, désignent ici l'aliénation en un sens nullement positif, celui d'une chute ontologique dans la non-vérité ?

L'*acte* nomme, à la place du *je ne pense pas*, choix forcé aliéné initial, le faux sujet de la connaissance qui s'imagine maître de son être, c'est-à-dire n'être pas effet de langage. Là on s'y retrouve avec l'aliénation comme situation d'être étranger à son être, mais inversée : le sujet séjourne dans l'égarement sur son être et sa vérité (*Entfremdung*), non d'être pris dans l'Autre, mais au contraire de se croire autonome et identique à lui-même.

II.b.6. Quel être ?

Une première indication sur l'*être* en cause.

En 1964 c'est l'être du vivant (qui parle), être, sinon d'avant le langage, du moins qui apparaît comme perdu à partir du langage et du fait du langage (de l'Autre donc) – dans l'opération de causation du sujet et du désir par l'effet du langage.

⁸ J. Lacan, *Logique du fantasme*, 11 janvier 1967, inédit.

En 1967 cette causation est déjà faite, et ce n'est plus elle qu'on pense. Le *cogito* instaure le sujet moderne (pas seulement le sujet lié au langage en tant que tel) sur la base d'une *Verwerfung* de l'Être (au sens de la pensée de l'Être depuis les présocratiques, de « l'ontologie » – pas seulement l'être du sujet par conséquent, mais l'être absolument parlant). C'est à partir de cette aliénation fondamentale du *cogito* que l'être se réduit à n'être que l'être du sujet. Le schéma de 1967 est inintelligible sans ce fond historial et philosophique. Est-ce encore le cas dans *L'acte*, c'est une question.

III. *Cogito* et aliénation

Le schéma de l'aliénation de 1967-1969 a pour départ et pour base le *cogito*, mais sous la forme paradoxale d'une double négation. L'usage qui en est fait est latent mais sous-jacent à la « Proposition ». De là deux questions :

- Pourquoi le *cogito* ? Pourquoi lui accorder une place aussi cardinale au cœur de la psychanalyse ?
- Pourquoi un *cogito* négativé sur lequel pèse une alternative ?

III.a. Pourquoi le *cogito* ?

Chacun sait que tout au long de son enseignement Lacan remâche et triture ce *cogito* dont il offre des subversions sans cesse renouvelées. Il s'agit cependant de plus qu'une lubie philosophique personnelle.

Le *cogito* est la mise en forme du sujet de la science dont il marque l'avènement. Une thèse constante de Lacan est que la psychanalyse est strictement solidaire de ce discours de la science, ce que « La science et la vérité » martèle : le sujet sur quoi nous opérons dans la psychanalyse est le sujet de la science⁹. Donc le *cogito* est l'événement historial¹⁰ toujours actuel, dont nous dépendons en tant que le sujet qu'il instaure est celui auquel nous avons affaire spécialement en tant que psychanalystes. Il est donc parfaitement rigoureux et conséquent que le sujet et l'inconscient en tant qu'inscrits dans la pratique de la psychanalyse s'énoncent à partir de ce point.

⁹ J.-C. Milner donne à ce point son plein développement dans *L'œuvre claire*.

¹⁰ Historial = qui inaugure une nouvelle époque de l'être et de la pensée et demeure actuel tout au long de cette époque.

Dans la *Logique du fantasme* Lacan déploie une interprétation complémentaire de ce tournant d'un point de vue très inspiré de Heidegger. Ce moment d'avènement du sujet de la science est aussi celui d'un rejet, au sens de la *Verwerfung*, de l'Être¹¹. Ce fondement cartésien revendiqué pour la psychanalyse en tant que solidaire du sujet de la science dénonce chez Lacan comme Heidegger le dualisme être / pensée du point de vue de l'histoire de l'être mais du même mouvement l'installe comme constitutionnel pour la psychanalyse. C'est le cartésianisme radical de Lacan.

III.b. Pourquoi le cogito négativé « Ou je ne pense pas ou je ne suis pas » ?

Une première lecture est celle d'une subversion freudienne simple. Elle s'entend dans les premiers temps de l'enseignement de Lacan et se trouve communément reçue : n'est-il pas clair que l'inconscient est la contradictoire de la pensée du *cogito* ?

Le *ou* est donc pris ici comme alternative, *ou* exclusif. La version de « L'instance de la lettre » en donne une explicitation par le passage au *où* local : Je pense là ou je suis pas, je suis là où je ne pense pas.

Mais il y a une objection, c'est qu'au départ il s'agit d'une disjonction faible, d'un *ou* non exclusif, équivalent logique de la réunion ensembliste. Les écritures de Lacan ne laissent à ce sujet aucun doute. Il fait appel à la loi de Morgan : la réunion de non-A et de non-B équivaut à la négation de l'intersection de A et B.

Pour Descartes tout ceci n'a tout simplement aucun sens possible, c'est intrinsèquement contradictoire : « je ne pense pas » est un énoncé impossible, qui se détruit lui-même, un cercle carré ; « je ne suis pas » tout autant est une absurdité radicale. Dans les *Méditations* l'énonciation de « Je suis » suffit à produire la certitude sans que le « je pense » ait besoin d'être dit. Lacan sait cela aussi bien que tout le monde. Il le brave. À nous de savoir comment donner sens à ces formules que nous manions parfois légèrement.

Or la justification première (dans la *Logique du fantasme*) de cette écriture en double négation n'est pas psychanalytique, elle est philosophique. C'est une lecture du *cogito* en tant que tel, qu'on peut dire

¹¹ Assez loin de ce grand déploiement métaphysique Lacan l'année suivante se justifiera d'avoir recours au *cogito* par une formule très en retrait. Le 17 janvier 1968 le *cogito* est dit « favorable à loger le détour freudien ». La grande scène de l'Être installée l'année précédente serait-elle délaissée ?

proprement philosophique. Elle s'appuie sur la lecture du sujet de la science comme rejet de l'Être.

Je ne pense pas – l'être, que je réduis à l'être du je. « Le *je* comme instauration de l'être met fin à toute interrogation du *νοειν*. »¹² Il « s'imagine maître de son être, c'est-à-dire ne pas être langage »¹³.

Je ne suis pas : je suis un *je* vidé d'être, un *je* dont tout l'être s'épuise à être un pense-je.

Le « Je ne pense pas » sera désigné comme le « faux sujet de la connaissance ». Ce faux sujet n'est pas un préjugé philosophique dérisoire dont nous analystes serions avantageusement exemptés ou délivrés. C'est le cadre dans lequel nous sommes tous pris – le point de départ obligé.

La *Logique du fantasme* est travaillée par la question : quelle rupture Freud, la psychanalyse produisent-ils ? La réponse, revenant sur des ambitions antérieures, est qu'elle ne sort pas des limites fixées par le *cogito*. Elle n'a pas la puissance d'ouvrir une nouvelle époque de l'être. La mission formulée par la « Proposition » d'extraire la vérité qui répond à la science, s'inscrit précisément dans ce contexte de l'aliénation instaurée par le sujet de la science. Question : le schéma de l'aliénation est-il détachable de ses fondements philosophiques ?

Venons-en au sens proprement psychanalytique. Nous devons rendre compte : – de la négation de chacune des branches ; – de la position ici de l'opérateur aliénation avec les différentes étapes (cf. plus haut).

Je ne suis pas. Le fondement freudien, c'est que là où il y a vraiment pensée en relation à la vérité (à l'être) du sujet, à savoir dans l'inconscient, le sujet n'y est pas (ou ne sait pas qu'il y est), il pense ne pas penser. S'agit-il seulement du « faux sujet du je pense » ? En 1969 Lacan posera que l'inconscient est un savoir sans sujet – ni faux, ni vrai donc. Les « vraies » pensées sont celles de l'inconscient, où le *je* n'est pas. Ainsi le *je ne suis pas* est l'essence du *je*. (« l'inconscient où le « je ne suis pas du sujet a sa substance »¹⁴ – oxymore puisque *substance* nomme l'être même).

Ceci ne pose donc pas, en dépit de la forme grammaticale, la contradictoire absolue du *je suis* cartésien. Ce n'est pas un pur non-être de je qui s'énoncerait lui-même. C'est, dit *L'acte*, un Je en tant que « je n'y suis pas » qui se dit (comme : « vous direz que je n'y suis pas »).

¹² J. Lacan, la *Logique du fantasme*, inédit.

¹³ Compte rendu, *Ornicar* ? n° 29, p. 14.

¹⁴ *Ibidem*.

Je ne pense pas. C'est-à-dire : je ne veux rien savoir de ma division. C'est le choix forcé, le choix le moins pire, choix initial aliénant. Pourquoi le moins pire ? Parce qu'il préserve l'être – même si c'est, dira *L'acte*, un faux être.

Donc le *je ne pense pas* n'est pas une absence absolue de pensée, ce qui serait la vraie contradictoire de Descartes, et serait en effet une pure absurdité¹⁵. C'est au regard de l'inconscient qu'il se montre ne pas penser. Car il pense penser ce faux-sujet, tellement qu'il s'imagine maître de son être, et penser sans être soumis au langage. C'est donc la position commune de qui se soutient dans l'assurance de son fantasme. Pointons, pour y revenir, qu'à cette place, dans la structure, du « je ne pense pas », en 1968-69 Lacan va mettre l'analyste. Le *je ne pense pas* est bien un *pense-je*. C'est à ce faux être d'autant plus solide que faux, qui n'est pas seulement celui de la bouffissure imaginaire, qu'il faut pouvoir renoncer pour occuper la position analysante qui est du côté du *je ne suis pas*. Et c'est ce que permet le transfert.

Beaucoup de faux donc : faux sujet, faux *je pense*, faux être. Notons bien que ce n'est pas le faux de l'erreur, mais celui de l'inauthentique et plus encore de l'étant contraire à sa propre essence – un faux dans l'être et pas seulement dans la pensée ou l'énoncé. Ce qui est le sens même de l'aliénation dans la langue : le sujet se perd dans un être-sien étranger à son essence et à sa vérité. On est bien ici dans une ambiance de vérité (de l'être, et pas seulement de la pensée) – à reconquérir, parfaitement accordée à l'idée d'aliénation.

Ce qui comporte aussi qu'on n'est pas du tout, avec ces curieuses négations, dans un zéro, une pure et simple absence d'être, de pensée, de je. En fait tout y est dans chacune des branches du diagramme, sous des formes distinctes.

L'être qui complémente le *je ne pense pas* (et qui donc n'est désormais qu'un être du sujet), connaît diverses interprétations :

¹⁵ Descartes a une conception rigoureusement non normative de la pensée. Une perception, un sentiment, un souvenir, une imagination vaine sont des pensées. Il n'y a pas de vraie pensée et fausse pensée, pas davantage chez Freud d'ailleurs, bien sûr, et même encore bien moins. Dès lors « je ne pense pas » est un non sens absolu. S'en aviser est utile voire nécessaire pour ne pas répéter Lacan sans pensée. Le paradoxe freudien chez Lacan est qu'il y a une vraie et une fausse pensée, mais la vraie pensée n'est pas la pensée de penseur, mais la pensée sans sujet de l'inconscient, la plus opposée à toute idée normative de la pensée.

- le ça qui conduira à « Je suis ça » comme un terme de l'analyse (formule d'un désêtre) ;
- le faux-être ;
- le « je suis » de jouissance (« De la psychanalyse dans des rapports avec la réalité ») ;
- le désir essence de l'homme (*L'acte*).

En quoi la structure logique de l'aliénation posée sur le *cogito* ainsi négativé est-elle aliénante (au sens du contenu) ? Nous retrouvons trois composantes de l'idée d'aliénation : scission d'avec soi-même, perte de soi, subsistance dans un faux être, étranger à son essence et à sa vérité (vérité qui est ici au niveau du *je ne suis pas*). Dans la présentation historique du *Séminaire XIV* ceci est produit par l'aliénation en tant qu'« élimination de l'Autre » – lisible chez Descartes. D'abord substitution de l'Autre (Dieu garant de la vérité) à l'Être, puis rejet de l'Autre (une science qui se passe de Dieu).

IV Le quadrangle

Quelques indications partielles en complément, seulement sur les points que je suis amené à utiliser (cf. Annexe 2).

a. Rapport entre le *je ne pense pas* et le *je ne suis pas* : la psychanalyse « postule que le *je ne suis pas* où le sujet a sa substance » – qui est en soi inarticulable – « est invocable du *je ne pense pas*. ». Cette position impossible, qui est la vérité du point de départ (flèche d'opération « vérité » du coin 1 au coin 3 devient accessible. Invocable alors qu'impossible ? Comment ? Par l'artifice du transfert.

Les résultats de l'analyse sont écrits au coin 3 dans deux lunules aux positions croisées, *a* et (-φ). Ces deux termes sont ceux-là mêmes que reprendra en les commentant la « Proposition » (version orale). « Dans son désir le psychanalysant peut savoir ce qu'il est. » Pur manque (-φ) ; pur objet *a*. Ce coin 3 écrit la passe côté terminaison ; le passage à l'analyste implique, lui, une flèche non écrite du coin 3 au coin 4 (cf. § V et VI).

b. Les intersections.

Dans la *Logique du fantasme*, Lacan met dans l'intersection niée, soit l'*ergo* du *cogito*, soit l'*ego*, le je. En découlent à cette place non pas rien, mais deux formes distinctes de « pas-je ». L'un est le ça qui

complémentaire le « je ne pense pas » et dont la vérité (coin 3) sera le *a*. L'autre est l'inconscient, les pensées inconscientes, qui complémente le « je ne suis pas » et dont le résultat sera le (-φ).

Dans *L'acte*, Lacan écrit deux formes distinctes de « là où c'était ». C'est toujours une affaire d'être, mais avec la formule freudienne. Là, *je* n'est pas puisqu'il y doit y advenir. Mais Lacan prend ses distances : je doit advenir ; mais le peut-il ? Reste : je dois devenir psychanalyste. C'est-à-dire, dirai-je, faire exister dans l'acte cette intersection de l'être et de la pensée qui n'existe pas. À la place du point de départ, au commencement viendra l'acte psychanalytique qui pose l'inconscient.

c. Le transfert.

Le transfert est une diagonale. Toutes les transcriptions existantes le situent du coin zéro au coin 3. Lacan l'a sûrement écrit au tableau ainsi.

Il y a cependant un écrit qui explicitement le trace entre le *je ne pense pas* (coin 1 *je ne pense pas*) et le *je ne suis pas*, coin 2.

« De l'équerre qui se dessine ainsi, les bras sont des opérations qui se dénomment aliénation et vérité. Pour retrouver la diagonale qui rejoint ses extrémités, le transfert, il suffit de s'apercevoir que tout comme dans le *cogito* de Descartes il ne s'agit que du sujet supposé savoir. »¹⁶

Placer là le transfert correspond, comme le contexte immédiat l'indique, à la possibilité d'invoquer le *je ne suis pas* à partir du *je ne pense pas* – et ceci à condition de s'apercevoir, comme on le verra, qu'à la place du *je ne suis pas* se trouve l'analysant, qui « parvient à réaliser comme aliénation son « je pense » c'est-à-dire à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique celle du sujet divisé¹⁷. Ceci suppose que l'analyste occupe l'autre extrémité de la diagonale du transfert, la place du *je ne pense pas*.

Sur cette diagonale Lacan, dans *L'acte*, d'après les transcriptions, situe la tâche (analysante). Est-ce contradictoire ? Pas forcément.

d. Le point de départ

Quel est le statut analytique du point de départ du quadrangle – « ou je ne pense pas ou je ne suis pas » ? Nous le numérotions zéro dans le schéma et non pas 1 car ce n'est pas un temps réel dans le trajet analytique,

¹⁶ J. Lacan, « Compte rendu de la *Logique du fantasme*. », *Ornicar* ? 29 p 14.

¹⁷ J. Lacan, « De la psychanalyse. », *Scilicet* n° 1, p 59.

un sujet n'est jamais effectivement là. C'est un départ logique. Ce moment logique que Lacan désigne un jour de façon un peu équivoque comme celui de la conjonction d'avant la disjonction¹⁸ est tardivement identifié comme le sujet supposé savoir. Pourquoi ? Un argument est tiré du *cogito* : il y a une intime solidarité, très explicite chez Descartes entre l'unité de la pensée et de l'être en *je*, et l'existence de l'Autre à savoir Dieu. Ce que les *Regulae* (XIII) abrègent : je suis donc Dieu est. Et certes ce Dieu (des philosophes) est une forme majeure du sujet supposé savoir (cf. par exemple « La méprise »). Mais justement il est impliqué dans le seul fait de réunir pensée et être – en *je*. L'opérateur « aliénation » posé sur cette réunion signifie la perte sans retour de cette unité, la disjonction (forte, alternative) entre être et pensée, entre sujet et savoir, sans réunification. L'inconscient est savoir sans sujet, *S* et *a* sont toujours disjoints. Mais le mot aliénation dit aussi que cette unité impossible est une référence indépassable, réelle donc.

V. *Le désir de l'analyste dans le quadrangle*

En quoi le quadrangle de l'aliénation nous permet-il d'éclairer la question du désir de l'analyste ? On peut dire qu'il s'est avéré une machine faite pour poser cette question. La « Proposition » de 1967 qui invente le dispositif fait pour interroger (et pas seulement vérifier) le surgissement de ce désir résulte directement des analyses qui se condensent dans ce schéma.

Mais où est le désir de l'analyste dans le quadrangle ? Il intervient de deux façons : comme ce qui rend possible et sous-tend l'ensemble du procès analytique (axe, pivot, etc.) ; comme résultat du processus d'autre part, lorsque la terminaison de la cure débouche sur la production de ce désir, passage de l'analysant à l'analyste que la procédure interroge.

Or dans les transcriptions disponibles des séminaires, le désir de l'analyste, à la différence du transfert, n'est pas inscrit dans le quadrangle. Ce qui sera indiqué par contre, dans les présentations de 1968 (*L'acte*, « Compte rendus », « De la psychanalyse ») c'est où se trouve l'analyste. Chose paradoxale il se (re)trouve au point initial de l'aliénation, à savoir qu'il occupe la place du *je ne pense pas*. Cette place dont l'analysant a pu s'écarter par la vertu du transfert, pour se tenir au niveau impossible du « je

¹⁸ Rappelons que dans le vocabulaire de la logique la conjonction (et) correspond à l'intersection (les deux à la fois), très distincte de la disjonction faible, équivalent de la réunion (l'un et / ou l'autre), elle même très distincte de l'alternative ou disjonction exclusive (soit l'un, soit l'autre). Cf. annexe 1.

ne suis pas » inconscient – s’il l’a pu c’est justement parce qu’un analyste était là pour la prendre à son compte, pour l’occuper. Cette place de départ s’éclaire après-coup d’être aussi place terminale, au-delà de la passe. Nous comprenons que cette place du *je ne pense pas* est aussi celle du *a*. C’est là qu’est l’analyste. Est-ce là que l’analysant le met ? Non, si par le transfert il lui fait l’imposition du sujet supposé savoir, situé au point de départ, le ou-ou. La ligne du haut est donc celle de l’analyste, celle du bas celle de l’analysant.

Ce quadrangle a donc l’air de tourner en rond. Sans doute le *je ne pense pas* de l’analyste en fonction n’est-il pas tout à fait le même que celui du quidam. S’il y a retour au point de départ, c’est, espère-t-on, pas sans quelque modification (voir § VII). Lacan signale que dans cette position aliénée du *je ne pense pas*, la différence de l’analyste est que lui le sait, ce qui la rend plus inconfortable¹⁹.

Mais avant d’aller plus loin sur la place du désir de l’analyste dans ce schéma, est-ce qu’il n’importe pas de se demander *où est le désir ?* le désir tout court, dont il faut bien supposer que le désir de l’analyste est un avatar.

Le quadrangle déplie avec une grande sophistication ce qu’il en est du sujet, il est beaucoup moins explicite sur le désir. Le désir est à la place même de l’aliénation, du choix forcé initial, du côté du *je ne pense pas*²⁰. En haut à gauche, il y a le manque à être naturel. Et Lacan poursuit en assumant la thèse spinoziste « Le désir est l’essence de l’homme ». Ce qui donne que cette place est celle de l’être au sens de l’essence, constitué par le désir, c’est-à-dire le manque à être.

L’analyste est situé à la place de l’aliénation du *je ne pense pas*, de l’être ; c’est aussi la place du désir, et c’est là aussi qu’on peut placer le désir de l’analyste.

Un des secrets de toute cette élaboration est la dichotomie sujet/désir, à quoi correspond en un sens la division entre le coin en haut à gauche et celui en bas à droite. La « Proposition » dit qu’il n’y a pas deux

¹⁹ La suggestion faite par Annie Tardits lors de l’exposé oral de ce texte que cette superposition du *je ne pense pas* de l’analyste au *je ne pense pas* du fantasme comporterait une sorte de confusion du discours de l’analyste avec le discours du maître, dont les écritures font ressortir la différence de position du fantasme, est une piste à suivre. Mais je ne crois pas que cela efface, et je ne voudrais pas que cela fasse oublier le mordant de ce qui est ici posé par Lacan.

²⁰Ceci est indiqué dans la séance du 10 janvier 1968.

sujets dans l'expérience. N'y aurait-il pas non plus deux désirs – malgré les formules sur le rapport du désir au désir ?

« L'analyse est le lieu où se vérifie de façon radicale, parce qu'elle en montre la superposition stricte, que le désir est le désir de l'Autre. Non pas parce qu'au patient est dicté le désir de l'analyste, mais parce que l'analyste *se fait le désir* du patient. »²¹

« À quoi a à répondre le désir du psychanalyste ? À une nécessité que nous ne pouvons théoriser que de devoir faire le désir du sujet comme désir de l'Autre, soit de se faire cause de ce désir. »²²

VI. *Quoi d'étonnant qu'on devienne analyste ?*

Lacan a répété qu'il avait institué la passe pour savoir qu'est-ce qui pouvait bien pousser celui qui avait expérimenté l'analyse jusqu'à son terme à reprendre à son compte l'acte analytique. C'est tout de même bien dire que le désir de l'analyste ne surgit avec aucune automaticité de structure du procès de l'analyse – et ceci à l'encontre de certaines lectures possibles de la « Proposition ». C'était dire aussi que ce raccord, le surgissement de ce désir, restait une question ouverte, source d'étonnement renouvelé.

Pourquoi est-il si étonnant que celui qui est allé au bout de l'expérience la reprenne à son compte ? C'est bien la question du désir de l'analyste, car il ne s'agit pas de recenser simplement ce qui pousse quelqu'un à « s'installer ». Il y a donc dans le surgissement du désir de l'analyste quelque chose qui aura étonné Lacan jusqu'au bout. Mais nous, en dehors d'invoquer rituellement les phrases où cet étonnement s'exprime, le partageons-nous vraiment ? Quoi de plus naturel, quoi d'étonnant que l'analysant veuille à son tour devenir analyste – au prix sans doute de méconnaître l'horreur de son acte – n'est-ce pas là bien souvent notre vrai sentiment ?

Mais, dites-vous, le désir de l'analyste n'est pas identique au vouloir être analyste. Assurément. Mais c'est bien lui que vise la question et l'étonnement de Lacan. Ce qui doit nous faire réfléchir c'est une tension dans ces textes sur la passe : autour du quadrangle et avec la « Proposition », on a comme une déduction, le passage à l'analyste paraît résulter de façon quasi nécessaire du processus. Et c'est bien là que

²¹ *Problèmes cruciaux*, séance du 19 mai 1965, inédit.

²² J. Lacan, « Discours à l'E.F.P. 1970 » *Scilicet* n° 2, p.19.

l'étonnement de Lacan doit nous étonner, puisque c'est cette même construction qui étaye son étonnement, ce qui souligne combien peu va de soi ce passage au désir de l'analyste, quand bien même on paraît disposer de sa formule. Faut-il préciser que l'expérience de la passe confirme ce manque d'évidence.

Lacan a articulé les raisons de son étonnement, on en connaît plusieurs. Schématiquement il y a d'un côté ce qui concerne la chute du sujet supposé savoir : comment se fait-il qu'on veuille remettre en place (pour un autre, mais en en payant le prix) ce dont on a expérimenté la chute, ce dont, dit-il, on est délivré ? D'autre part, corrélativement, la question porte sur le statut de l'analyste en fin de parcours comme objet rejeté : comment se fait-il qu'on veuille occuper cette place quand on sait à quoi l'analyste est réduit au terme ?

Reste à saisir le poids réel de cette double expérience, en quoi elle pourrait dissuader celui qui sait « mieux que personne » ce qu'il en est de la vérité de la psychanalyse avérée en sa fin.

Dans le temps de la « Proposition » (1967-1968), il y a un mot qui concentre cette question, c'est le *désêtre*. Là-dessus le recours au quadrangle peut aider à nous éclaircir les idées.

VII. Désir de l'analyste et désêtre.

Les textes sur la passe, autour de la passe, et les séminaires correspondants, indiquent la corrélation étroite entre le désir de l'analyste (et la question qu'il pose) et le désêtre.

« C'est le moment même de savoir si dans la destitution du sujet, le désir advient qui *permette* d'occuper la place du désêtre [...]. »²³ Ainsi la place du désêtre, c'est la place de l'analyste.

Désêtre de quoi, et que veut dire « désêtre » ? Ce terme mis ici au cœur de la définition de l'analyste et de toute l'opération analytique déconcerte – plus encore que celui d'être que nous nous autorisons à manier à la suite de Lacan sans plus d'examen de sa portée philosophique. L'usage en est pour l'essentiel limité aux textes 1966-69. C'est apparemment un mot que Lacan invente (dès- : préfixe indiquant l'éloignement, la séparation, la privation d'un état ou d'une action, dit le *Robert*).

²³ « Proposition » version orale.

La corrélation désir de l'analyste/désêtre, l'identité entre place de l'analyste et place du désêtre, résulte de thèses sur la passe comme moment, où le mot désêtre s'énonce à propos de trois termes, évidemment corrélés, en trois propositions : 1) le désir, ou plutôt la « prise du désir » ; 2) le sujet supposé savoir 3) l'analyste, l'être de l'analyste.

Avant de reprendre ces trois points et leur liaison dans la passe, essayons d'approcher ce concept de désêtre.

L'expérience faite, supposée faite, du désêtre dans la passe nourrit l'étonnement de Lacan sur ce qui peut pousser quelqu'un à reprendre l'acte analytique à son compte – comment le désir de l'analyste peut-il surgir de cette expérience ? D'autre part c'est à occuper cette place du désêtre que l'analyste permet à l'analysant – de soutenir le « je ne suis pas » de la pensée inconsciente – de réaliser son « je pense » comme aliénation : « l'analyste s'offre lui-même comme support de ce désêtre grâce à quoi ce sujet subsiste dans une réalité aliénée sans pour autant être incapable de se penser comme divisé. »²⁴ Le désir du psychanalyste est-il d'occuper cette place ? Il comporte au moins cela, et, dit Lacan, il doit le savoir.

Qu'est-ce qui rend énigmatique de vouloir occuper cette place ?

Il y en a une version répétée par Lacan lui-même qui risque à mon avis de nous aveugler : le désêtre c'est l'être de la merde ; par exemple « ...être de la merde c'est vraiment ce qu'il veut dès qu'il se fait l'homme de paille du sujet supposé savoir »²⁵.

Ce terme de *désêtre* s'élabore dans le cadre des présentations successives du quadrangle de l'aliénation.

La fin de l'article « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité » est une de ces présentations, originale. Elle est la plus explicitement centrée sur la place du psychanalyste. On y retrouve l'alternative entre *je ne pense pas* et *je ne suis pas*. Or un premier contresens à lever, un premier piège, une première énigme, c'est que le désêtre n'est pas du côté du « je ne suis pas », il est du côté du « je ne pense pas ».

Ce que le « je ne pense pas » de l'analyste exprime, c'est cette nécessité qui le rejette dans le désêtre. Car ailleurs il ne peut être que « je ne suis pas ».

²⁴ « De la psychanalyse. », p. 59.

²⁵ « Discours à l'E.F.P. », *Scilicet* n° 2, p. 24.

L'analyste, dans la psychanalyse soutient un *je ne pense pas*, il n'est pas sujet (divisé) – d'où l'erreur du « contre-transfert ». C'est précisément à cette condition qu'il permet à l'analysant d'affronter le *je ne suis pas* que comporte la pensée inconsciente.

C'est donc dire que l'analyste, celui qui, ayant franchi la passe (du coin 3 vers le coin 4=1 du schéma), reprend l'acte, se retrouve – avec quelle différence ? – au point initial de l'aliénation. Il s'y retrouve en vertu de « cette nécessité qui le rejette dans le désêtre ».

Donc le désêtre n'est pas du côté de l'inconscient, il n'est pas du côté du sujet – il est du côté du désir.

Le *je ne pense pas* de l'aliénation était initialement le choix le moins pire en tant que choix de l'être. C'est précisément à ce point de l'être que se trouve le désêtre. Dès les premières mises en place de ce terme, le désêtre est situé là, en haut à gauche. Lacan y met d'abord le ça ; puis l'objet *a*. Que veut dire alors « désêtre » ?

Le 11 janvier 1967 Lacan va l'introduire en tant que négation portant non pas sur l'être mais sur le je : connexe au *je ne pense pas* surgit quelque chose dont l'essence est de n'être pas *je*. Ce qui s'entend bien pour le ça. «le ça, c'est une pensée mordue de quelque chose qui est non pas le retour de l'être, mais comme d'un *désêtre* ». Pourquoi préciser que ce n'est pas un « retour de l'être » ? Parce que l'aliénation a été caractérisée comme non seulement perte mais *Verwerfung* de l'être (cf. § III). Un retour de l'être forclos serait donc logique. Que veut dire alors « désêtre » ? C'est que *ça* vient en place de l'être justement, mais que *ça* n'en est pas²⁶, c'est un tenant-lieu d'un être radicalement perdu, de *Dasein* (être-là)²⁷. C'est ainsi que sera caractérisé (ou seront) l'objet (les objets) *a* : c'est ce qui nous tient lieu d'être, de *Dasein*. À cette place dans *L'acte*, au départ de l'aliénation, Lacan met le « faux-être » du sujet campé dans l'assurance qu'il prend de son fantasme. En ce sens le parcours d'une analyse consiste à aller du *faux-être* au *désêtre* – en passant par le « *je ne suis pas* », de l'inconscient coin 2, puis le coin 3 : être en tant que (-φ) et petit *a* (la

²⁶ De cette place le « Compte-rendu de la *Logique du fantasme* » dit « Le pas-je qui s'y suppose est, de n'être pas, pas sans être. » Acrobatie qui indique bien la difficulté.

²⁷ L'objet *a* est tout ce que nous avons en guise de *Dasein*, mot qui, chez Heidegger, signifie précisément notre appartenance à l'être et nomme l'être de l'homme en tant qu'il est le là de l'Être.

destitution subjective ça fait être). Notons toutefois que la construction du quadrangle implique d'autres possibilités qu'un tel parcours linéaire.

Dans « De la psychanalyse. », corrélatif du *je ne pense pas*, est désigné initialement le *je suis* comme « *je suis* de jouissance ». Ce *je suis* de jouissance, serait-ce là le « désêtre » ? On se doute que ce n'est pas tout à fait ça. En ce même point se trouve l'objet *a* dont l'analysant « rend la fonction » à l'analyste car lui ne peut l'être sans disparaître. Disparaître – comme sujet « de » l'inconscient, sujet divisé (dans le discours analytique cela s'écrira $a \rightarrow \$$), « Cette place est celle d'un « je suis », conditionné comme pour tous d'un je ne pense pas, mais l'analyste lui le sait. Le désêtre est-il alors identique au « je suis » ? Oui, mais au sens où il en est la vérité.

Le désêtre est en fait identifié, non au *je suis* de jouissance, mais au « je suis renoncé » où l'analyste se trouve rejeté par nécessité. Quelle nécessité ? Celle qui fait qu'on ne sort pas du fantasme (c'est cela même l'aliénation). Ce « je suis » de désêtre est à ne pas confondre avec la destitution subjective qui « fait être singulièrement et fort ». La destitution fait donc basculer de la position de sujet à celle d'être. Ceci est le repère de structure ; la clinique peut être moins claire.

Ainsi le désêtre d'abord placé par Lacan au départ, au niveau du ça, est ce qui s'avère à la fin, dans la passe, au même point de la structure.

Dans la *Logique du fantasme* le résultat de la vérité du coin en haut à gauche se formulait « je suis ça » (=a), récupération d'être, mais frappée de désêtre.

Reprenons maintenant les trois points d'applications du désêtre rassemblés, articulés dans la « Proposition ».

« Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que :

(1) la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre. »

(2) « En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir. »

(3) « Le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe. »²⁸

²⁸ La numérotation est notre fait, bien sûr.

Le désêtre frappe l'être de l'analyste – pour l'analysant ; et pour l'analyste lui-même ?

Nous allons modifier l'ordre pour l'exposition. Cela se justifie par de nombreux passages où Lacan part du désêtre du sujet supposé savoir. Mais l'ordre présent dans la « Proposition » est bien le bon selon la structure.

1) La négation du sujet supposé savoir et le désêtre.

La chute du sujet supposé savoir qui advient se module en plusieurs formes, selon ce sur quoi porte la négation.

– concernant l'analyste : il ne savait pas, il n'avait pas le savoir que le transfert lui supposait. Négation portant sur le savoir en tant qu'attribué à l'analyste. Il n'est pas le sujet supposé savoir, ce que lui sait, bien sûr, d'emblée.

Le défaut révélé de son savoir entraîne le rejet de l'être sur qui était transféré ce savoir. « Il (l'analysant dans la passe) a rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme. » C'est l'aspect qu'on retient le plus souvent, mais qui est insuffisant. Au moment de la chute du sujet supposé savoir, Lacan se plaît à le souligner, ce savoir à lui supposé au départ par le leurre du transfert (celui des signifiants inconscients de l'analysant et de l'objet qui les centre) il (l'analyste) l'est devenu effectivement. Le désêtre de l'analyste apparaît ici lié à la dévalorisation qu'il subit du fait de la chute du sujet supposé savoir, et au rejet qui s'ensuit. Seulement ça ne rend pas compte du rapport à l'objet *a* que l'analyste n'incarne pas seulement parce qu'il est rejeté au terme (s'il l'est).

Ça ne suffit pas – déjà parce qu'il n'est « pas nécessaire qu'il (analysant) lui (analyste) en (du sujet supposé savoir) fasse l'imposition. » Il peut être placé ailleurs. Le sujet supposé savoir, c'est le Dieu des philosophes, « le sujet supposé savoir, Dieu pour l'appeler par son nom ». Le sujet supposé savoir dépasse largement la personne de l'analyste.

– La négation est portée sur le *sujet* du savoir Le savoir n'était pas inexistant, mais plutôt mal localisé, le transfert lui supposait faussement un sujet, analyste ou autre. « Il n'y a nul sujet supposé savoir et il ne saurait y en avoir. »

Pas de sujet au savoir : l'inconscient est un savoir *sans sujet*. Donc il y a un savoir (et même deux : le savoir inconscient et le savoir en réserve de l'analyste que le S2 du discours analytique superpose). Lacan martèle ce point, par exemple dans le « Compte rendu de l'Acte » : impossible de rien

entendre de l'inconscient si on persiste à lui supposer un sujet qui le sait d'avant.

– La négation porte tout à la fois sur le savoir et sur l'être de l'analyste. Les deux négations précédentes portent sur *la supposition*, supposition d'un sujet, supposition du savoir (en un sens cette supposition est réelle : il y a savoir « supposé » [= sous la barre], et il y a sujet, également supposé, comme l'écrit l'algorithme du transfert. Mais le point du désêtre porte lui, non sur la supposition, mais sur le savoir lui-même ; désêtre, négation portant non pas sur l'existence, mais sur l'être ; c'est *l'inessentiel* ; c'est une dévalorisation, et c'est une perte d'être au sens où l'être justement n'est pas la pure et simple existence, mais la valeur de ce qui est : il y a savoir, mais qui ne vaut rien, qui n'est bon à rien. Ce qui se dit « *savoir vain d'un être qui se dérobe* ». Et là une question grave se pose : quel savoir est visé ? Celui qu'incarne le partenaire qui « s'évanouit » (formule de désêtre) sûrement ; mais ce savoir qu'il est devenu à ce temps, c'est celui précisément des signifiants du sujet : n'est-ce pas le savoir inconscient lui-même, qui d'ailleurs était la réalité de la supposition, qui est frappé par le désêtre ? Désêtre voulant dire : ça ne compte plus, ça ne fait plus le poids, ça ne vaut plus rien. C'est bien ce sens qu'indique Lacan en citant le *Sicut palea* de saint Thomas à la fin de sa vie : c'est son œuvre, la (les) *Somme*, somme de savoir, qui réalisait l'être même de saint Thomas, qui s'avère aussi légère et futile qu'une paille (Lacan force en disant fumier) – vidée d'être au regard des expériences mystiques que Thomas fait alors. C'est l'actualisation même du savoir dans l'analyse qui provoque le désêtre de l'analyste.

2) « De ce que le psychanalyste a *laissé obtenir au psychanalysant du sujet supposé savoir*, c'est à lui que revient d'y perdre $\lambda\alpha\lambda\mu\alpha$. » Le sujet supposé savoir n'est donc pas qu'un leurre. Comment l'entendre ? C'est le savoir inconscient produit dans la cure, pas sans le savoir de l'analyste, qui est la réalité du sujet supposé savoir, ce point est assuré. Mais alors en quoi le savoir inconscient lui-même serait-il vain, du moins ce qu'on peut en obtenir dans une analyse²⁹ ? Hypothèse : en ceci qu'il a

²⁹ Quand à la fin il n'a « plus envie d'en lever l'option » cette expression énigmatique va dans le sens de notre interprétation. Contrairement à ce que le mot *lever* peut suggérer, « lever l'option » veut dire confirmer l'option qu'on a posée sur une acquisition de bien. L'analysant a posé une option sur le sujet supposé savoir. Dans la passe il n'a plus envie de la lever, c'est-à-dire d'en savoir plus : le savoir lui apparaît vain. Ce n'est donc pas, contrairement à une lecture reçue, une formule qui dirait son

pour cœur la castration. Le résultat essentiel du travail des pensées inconscientes du « Je ne suis pas » c'est : (-φ), la castration³⁰ et la castration ça se formule aussi comme l'échec de la *Bedeutung* sexuelle – version antérieure du non-rapport. Ce savoir ne peut tenir l'essentiel de ce qui est attendu de lui sur ce point du sexuel, il est essentiellement déceptif – ce que dit aussi bien ceci que le S2 reste irrémédiablement refoulé. Le manque qui constitue le désir présent au départ est fait sujet : il a appris qu'il n'a pas ce qu'il faut pour la jouissance de l'union sexuelle (« faire de la castration sujet »).

Objection : « savoir vain *d'un être* ». C'est donc parce que l'être se dérobe que le savoir est vain ? Savoir vain en effet parce qu'il y a le refoulé originaire, qui fait que l'être se dérobe à jamais. L'être qui se dérobe se concentre dans l'objet *a*, qui est désêtre en ce qu'il se dérobe, insaisissable d'une part, et en ce qu'il est reste d'être et être déchu d'autre part – tout ce qui nous est donné comme *Dasein*.

L'expérience de la passe confirme-t-elle la présence de ce temps ? Cela arrive.

3) « Dans ce détour qui le ravale, ce dont l'analyste est le gond, c'est de l'assurance que prend le désir dans le fantasme, et dont alors il s'avère que la prise n'est rien que celle d'un désêtre. »³¹

« La prise du désir » : dans cette expression nous pouvons entendre l'objet *a*, cause du désir. C'est donc celui-ci qui s'avère désêtre – résultat prévisible pour nous qui admettons d'emblée que l'analyste est en position de *a*. « La prise du désir s'avère être celle d'un désêtre », c'est-à-dire l'objet cause du désir est ravalé – perd sa dimension agalmatique. Cet être dont l'analyste occupe la place est frappé de désêtre : cela atteint non seulement le lien qui existe entre l'analysant et l'analyste, mais c'est la même chose ; là est le sérieux de l'affaire, l'objet *a* en jeu dans le fantasme de l'analysant. Le désêtre n'est pas seulement la déchéance qui transformerait en déchet, – en un sens la merde est une forme d'être assez affirmative – c'est la révélation d'un manque de substance (*palea*).

La destitution subjective est du côté de l'analysant dans la passe, et le désêtre frappe l'analyste (à la fois en tant que *a* et support du sujet

engagement sans retour dans l'expérience. Le désir de savoir est donc un autre temps, improbable.

³⁰ Passage du coin 2 au coin 3, selon une deuxième aliénation, dit la *Logique du fantasme*.

³¹ « Proposition », version orale.

supposé savoir). Il est du côté de l'analyste, mais en tant que celui-ci occupe dans le fantasme de l'analysant la place de l'objet ; c'est donc évidemment aussi quelque chose qui arrive à l'analysant. L'analyste n'est pas indemne parce que le semblant dans le transfert n'est pas la simulation d'un sujet maître.

Mais à mettre le désêtre à la place même de l'être ne sommes-nous pas dans le contresens absolu quand Lacan dans le « Discours à l'E.F.P. » (p. 22) s'irrite à devoir rappeler leur opposition ?

« Eh bien, je vous en témoigne, on "être" assez fort en ce cas, (exemple de lui-même en faisant séminaire devant ceux qui allaient le vendre, comme cas de destitution subjective) au point de paraître aimer, voyez-vous ça. »

« Rien à faire avec le désêtre dont c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter à s'affubler d'un idéal dont le désêtre s'est découvert, précisément de ce que l'analyste ne supporte plus le transfert du savoir à lui supposé. »

Voici ce que notre lecture du quadrangle suggère pour lever la contradiction : la place de l'être qui advient dans la destitution subjective, c'est le coin en bas à gauche (3) et le désêtre c'est en haut à gauche (4=1) – retour à l'aliénation : deux temps que la structure distingue, de la passe comme chute du sujet supposé savoir et de sa réinstitution justement pour un autre.

Le désêtre frappe les trois points d'application que nous avons isolés, de façon évidemment liée, au point qu'on risque de les confondre. Le désêtre est ce qui ne peut être épargné à l'analyste au terme de l'analyse (« Discours à l'E.F.P. »). Remarquons ici un schéma intellectuel régulier chez Lacan : ce qui se montre de quelque chose au terme du processus, c'est la vérité de l'être même de ce quelque chose, autrement dit encore son essence. Dès lors cela va être reporté au début comme la vérité de la chose, non encore manifestée : l'analyste est frappé à la fin de désêtre, donc c'est la *place* du désêtre, le désêtre est sa vérité non encore manifestée au début de l'analyse – et la question est justement que le passant veuille occuper cette place. Vérité qui existe en soi ou pour nous, mais pas pour l'analysant.

De là suit la proposition suivante : « L'objet petit *a* réalise le désêtre du sujet supposé savoir ».

Une lecture, donnée par Lacan lui-même, est que le sujet supposé savoir ayant dévoilé son inanité, l'analyste est réduit à l'objet *a* en tant que

déchet, merde. Elle a, quand on s’y est limité, selon nous, fait souvent écran à une intelligence vraie de ce qui est en jeu. En effet :

1) Le désêtre intéresse l’objet pas seulement en tant que déchet, mais en tant que (cause du) désir. Place du désêtre en tant que place du désir (« se faire le désir de l’analysant »).

2) L’intrication de l’objet et du sujet supposé savoir est beaucoup plus serrée dans le transfert. C’est cette intrication que désigne l’*αγαλμα*. L’*αγαλμα* qui fait le pouvoir du sujet supposé savoir. C’est à perdre l’*αγαλμα* que l’analyste est frappé de désêtre.

L’objet *a* en son essence est perte, perte qui est là au départ, radicalement méconnue ; elle se *réalise* (dit Lacan dans *L’acte* le 17 janvier 1968) ailleurs, au niveau du désêtre du sujet supposé savoir.

Il faut corriger cependant la question centrale de l’être dans la passe. La version déceptive coexiste avec une promesse radicale :

– « savoir vain d’un être qui se dérobe » d’un côté – ce que nous venons d’expliquer un peu ;

– « dans son désir le psychanalysant peut savoir ce qu’il est » d’autre part au terme, un savoir est atteint, et son être lui est livré. De ce savoir le passant se propose de témoigner.

Tout est dans la tension entre deux extrêmes qui coexistent. N’est-ce pas aussi bien ce qu’on trouve constamment chez Lacan, une sorte d’écho, une exaltation extrême de la psychanalyse doublée d’une virulente dépréciation ?

Annexe 1. Le connecteur de Lacan

p	q	$p \vee q$	$p \wedge q$	$p \text{ w } q$	$p \Rightarrow q$	$p \overset{\circ}{A} q$
V	V	V	V	F	V	F
V	F	V	F	V	F	V
F	V	V	F	V	V	F
F	F	F	F	F	V	F

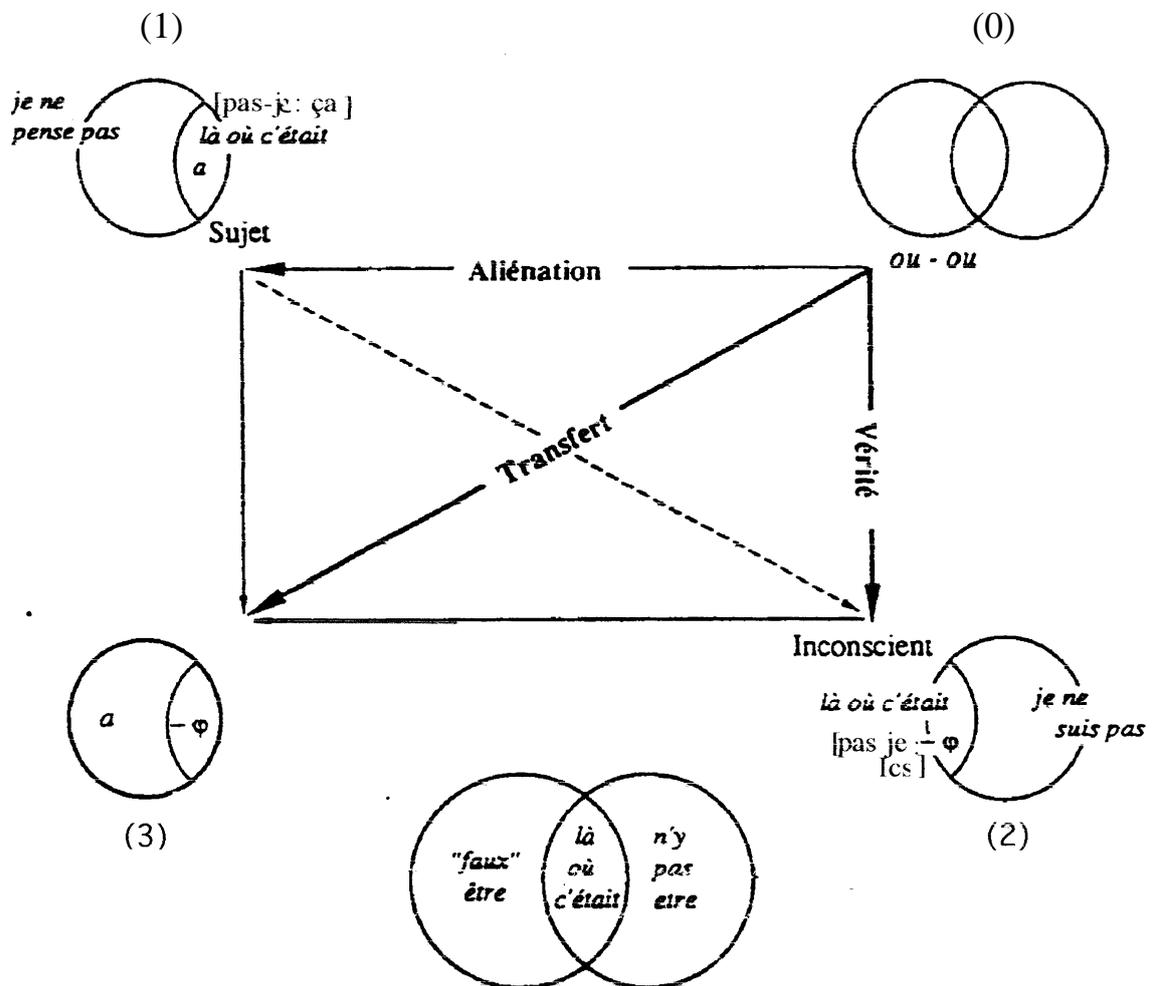
La logique des propositions définit de façon exhaustive les types de liaison entre deux propositions quelconques p et q par la méthode combinatoire des tables de vérité. La vérité y est réduite à cette valeur de vérité remarquée par Lacan. Chaque type de lien détermine un *connecteur* logique. La combinatoire est épuisée au bout de 16. Plusieurs, mais pas tous se retrouvent dans la langue – parfois avec des écarts. J'écris ici successivement la disjonction $p \vee q$, (*ou* non exclusif =et/ou)³² équivalent logique de la réunion ; la conjonction $p \wedge q$ (*et*) équivalent logique de l'intersection ; l'alternative, $p \vee\vee q$, (*ou* exclusif, c'est l'un ou l'autre) ; l'implication $p \Rightarrow q$, (*donc*) dont il est essentiel de voir que le vrai peut s'y déduire du faux ; Lacan ne traite pas le *cogito* comme une implication ; et un connecteur qu'on peut appeler celui de Lacan, celui qui correspond à l'aliénation : une alternative dont une des branches est exclue – que j'écris $p A^\circ q$, A° pour aliénation puisqu'il n'a pas de symbole usuel. Il n'est pas inconnu en logique pour autant, Blanché l'appelle non-implication parce que sa table de vérité est la contradictoire de celle de l'implication. C'est le 12^{ème} dans la table systématique.

La loi de Morgan qui pose que la négation de l'intersection (ou conjonction) de A et B est équivalente à la réunion des négations de A et B permet de dire que si on nie l'intersection de *je pense* et *je suis*, on obtient le « ou je ne pense pas ou je ne suis pas » dont part Lacan.

Loi de Morgan :
 $\overline{A \cap B} \equiv \overline{A} \cup \overline{B}$

³² C'est le latin *vel*, que pour une raison peu claire Lacan utilise dans le Séminaire XI au sens de l'alternative (aliénante) signifiée en latin très distinctement par *aut*.

Annexe 2 Le quadrangle



Cette écriture nous est rapportée du 10 janvier 1968. Au coin initial (numéroté par nous zéro) la formule négative du *cogito* « ou je ne pense pas ou je ne suis pas » est abrégée en *ou-ou*, l'os logique de l'aliénation. Les cercles d'Euler écrits en dessous du quadrangle sont une explicitation de ce départ. On peut y voir que toute l'affaire est de part en part une affaire d'être – sous la forme de diverses négations. Dans les lunules *La logique du fantasme* écrivait deux formes de pas-je,

respectivement le ça et l'inconscient ; l'intersection en *je* de l'être et de la pensée y est semblablement niée, mais pas de la même façon.

Sur ce schéma le transfert est posé du coin zéro au coin 3. L'autre diagonale est épinglée dans le même temps comme la tâche (analysante), au moins une fois Lacan a situé là le transfert. Une autre écriture des résultats (coin 3) situe a et $-\varphi$ dans deux lunules en position inversée par rapport à leur origine. Le manque du sujet naturel y est devenu castration, l'objet a s'y réalise comme perte.